

Existe-t-il encore autour de nous des petits coins de paradis ?

Si la réponse est oui, Courcevrain en est un... si l'on considère que la verdure, les bois et la quiétude sont des critères devant entrer dans une juste définition du paradis.

Courcevrain est un hameau puisque le lieu ne possède pas d'église paroissiale, mais uniquement une très petite et bien charmante chapelle.

Ce hameau est situé dans une vallée étroite et étirée, une sorte de reculée à échelle lilliputienne. Un seul accès possible pour les voitures, par une petite route qui ne sera asphaltée qu'à la fin des années 1970. Ce chemin d'accès serpente sur plusieurs kilomètres entre prairies et forêts. Celui qui l'emprunte à peu de chance de rencontrer âme qui vive.

Les habitations se sont déposées autour d'une placette rectangulaire entièrement pavée. Le bitume jeté sur la petite route n'a pas eu gain de cause ; les pavés anciens ont été préservés. Au centre, un lavoir est alimenté par une source qui ne tarit jamais même lors des fortes chaleurs estivales. La place de Courcevrain est restée dans son jus.

Seules six habitations encadrent la place, trois sur chacun des deux longs côtés du rectangle. Ce sont toutes

d'anciennes fermes dont quatre ont été transformées en résidence principale, une en résidence secondaire, la dernière (ou la première, suivant l'ordre qu'on donne à cet inventaire) ayant gardé ses activités agricoles.

La ferme appartient au seul fils de la dernière génération des Chapelat qui l'a convertie dans l'agroforesterie biologique. Conversion longue, mais qui, à terme, s'est révélée payante. Les filles Chapelat, au nombre de cinq, ont préféré se déployer dans les départements limitrophes à la recherche de l'âme sœur, aucun prétendant n'ayant jamais eu l'idée de venir courir le guilledou jusqu'ici. S'il avait fallu qu'elles attendissent des visites galantes, sûr, les filles seraient encore vierges ! Chacun sa route...

Autour de ce lieu de vie s'élèvent de douces collines recouvertes de quelques cultures et surtout de forêts. Une petite partie de ce territoire est propriété du fils Chapelat. Cadre bucolique, environnement préservé.

Sur un promontoire, côté nord, la chapelle, bâtie au début de dix-huitième siècle, domine Courcevrain et assure ainsi une protection spirituelle à ses habitants. Elle est minuscule et charmante, tout de blanc vêtue, avec son petit clocheton à toit pointu. Ce sont les habitants de la commune qui assurent son entretien et le fleurissement des alentours, non par dévotion, mais parce que la petite chapelle est l'une des « merveilles » de la commune et qu'il faut bien entretenir le patrimoine.

Côté sud, sur un autre promontoire, peu visible du village (pour ainsi dire pas du tout !) habite le père Coche. Le père Coche est un vieux de la vieille, la vieille, ici, ne désignant pas sa moitié puisque personne dans le hameau, même parmi les plus anciens, ne l'a jamais croisé avec

une femme. Il est fait allusion à la vieille garde napoléonienne, composée d'hommes expérimentés et rusés, points communs avec le père Coche car dégourdi et finaud, il l'est assurément.

Il y a quarante ans, il a vendu sa ferme (l'une des six bâtisses du hameau), l'année où les instances départementales avaient décidé qu'il était grand temps que le chemin d'accès à Courcevrain devint route. Sans doute, était-ce trop de changement d'un coup ! Le père Coche avait peut-être craint une invasion de son hameau par des hordes de travailleurs du tertiaire désireux de renouer avec la vie à la campagne ou par des étrangers en quête d'authenticité. L'invasion n'avait pas eu lieu, mais le vieux, qui n'en était pas un à l'époque, avait préféré vendre sa ferme à une nièce qui devait se mettre en ménage avec un charmant garçon qui habitait de l'autre côté de la place et qui ne supportait plus de vivre chez papa et maman. Le père Coche avait alors gravi la colline et s'était installé dans une dépendance abandonnée dont il avait la jouissance (en était-il propriétaire?... rien n'est moins sûr !), une sorte de cabane à mi-chemin entre abri à bestiaux et refuge de pâtre, à l'époque où le hameau était entièrement habité de paysans.

Depuis quarante ans, il y demeure. Comment, depuis quarante ans, est-il installé et comment survit-il dans ce refuge ? Nul ne le sait car nul ne s'est jamais permis de monter jusqu'au seuil de sa porte ! Et nul n'a jamais osé demander au père Coche le titre de propriété de sa cabane, encore moins d'en contester son occupation ! Personne ne fréquente le bonhomme. Il faut dire que le père Coche est un peu spécial.

Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, il descend de son piédestal pour attendre l'épicier ambulant qui ravitaille Courcevrain. L'attente se fait à l'orée du bois, à couvert de la végétation dense, ou à l'ombre du tilleul centenaire qui trône sur la place, si le père Coche est sûr que personne ne traîne au village. Quoi qu'il en soit, son air renfrogné tient à l'écart les rares habitants qui pourraient croiser son chemin. Les conversations que le père Coche tient avec l'épicier ambulant se résument à des commentaires lapidaires du temps qu'il fait et qui facilite ou gâte les récoltes. Inutile d'aborder tout autre sujet, le père Coche se contentant de ne pas répondre. Le vieux est le seul client régulier du commerçant qui consent à faire le détour pour rendre service... et sans doute aussi parce qu'il a fait ses calculs. Il faut dire que le vieux est un consommateur régulier de vin et qu'il ne tolère pas de boire ni piquette ni rien d'autre de commun. Julien, le marchand, lui apporte donc à chacune de ses visites, deux bouteilles de bon vin sur lesquelles il ne manque pas de prendre une marge confortable. L'octogénaire a également un autre péché mignon : les nonnettes. Trois paquets à chaque visite de l'épicier, et gare à lui s'il ne fournit pas sa dose au vieux. Afin de ne pas se faire engueuler, Julien s'est constitué dans sa réserve un stock tampon de cette spécialité bourguignonne. En dehors des grands crus et des nonnettes, le journal du jour et des jours précédents, le pain et le fromage, ainsi que quelques boîtes de conserve, surtout l'hiver, représentent ses seuls achats. Le reste est fourni par les bêtes que le père Coche élève. Il y a aussi les œufs de ses poules, les légumes de son potager, les fruits de ses arbres et le miel de ses deux ruches. Les vêtements, il les commande à Julien une fois l'an et toujours à la même période.

Lorsqu'il a payé ses denrées, toujours en espèces, un grand mystère pour l'épicier et pour les habitants du hameau ; « bon Dieu, comment fait-il pour avoir toujours de l'argent liquide sur lui alors qu'il ne sort jamais de sa tanière ? », il les charge dans un vieux sac à dos et retourne dans son refuge d'un pas rapide et assuré, en empruntant un étroit chemin de pierres qui file entre deux maisons et disparaît rapidement dans la forêt.

La vieillesse n'est paraît-il pas une maladie. Heureusement pour le père Coche qui a atteint un âge certain. En plus de ce défaut de vieillesse, le père Coche est maigriot, sécot et noueux comme un pied de vigne. Il ferait peur aux enfants, s'il en croisait ! Il est un gringalet, mais un gringalet puissance dix, une demi-portion, un avorton, un minus, une écregnole. On pourrait le croire souffreteux, à l'article de la mort, prêt à s'envoler au premier vent mauvais ; mais il n'en est rien. Notre bonhomme est issu de la terre ; il est solide et a encore bon pied bon œil. Il est comme ces mauvaises herbes qui poussent dans les endroits les plus improbables et qui survivent vaille que vaille, contre vents et marées. La vie simple est gage de longévité.

*

Début d'été ; début de semaine et début d'après-midi. Début de digestion aussi pour le père Coche. Elle sera rapide ; les repas du vieux sont toujours frugaux. Pourquoi manger plus quand le minimum suffit ?

Comme tous les jours, il prend l'air, appuyé contre le bois de sa cabane, à l'ombre de l'étroit débordement de toit. De son observatoire, il voit Courcevrain, en contrebas. Vision bucolique. Le paradis.

Dans le hameau, son hameau, tout est calme, très calme. Pas le moindre mouvement que celui du chien des Clanchier qui trotte autour de la maison. Ce gros briard noir veille sur son territoire. Il tourne toute la journée autour de la demeure, langue baveuse jusqu'à terre, truffe en action, sans jamais s'arrêter. Ce chien, c'est dingue, n'a pas une minute de répit ! La maison doit représenter son troupeau. Les briards, c'est bien connu, sont protecteurs.

Même si le travail ne manque pas (mais on n'est pas à l'usine), le père Coche ne saute jamais une sieste, sieste qu'il fait d'un œil, seulement. Elle dure une heure, peu ou prou, quelle que soit la saison. C'est ce qu'il faut à son organisme pour assimiler les quelques bouchées qu'il s'octroie, ainsi que le verre de vin (un seul, jamais deux) avalé par petites gorgées à la fin du repas pour faire passer le tout... dans son cas, on devrait dire le peu !

Un bruit, loin sur la route...

Pour la énième fois, il rouvre un œil, toujours le même, celui qui veille. Le père Coche ne roupille jamais complètement pendant sa sieste.

En plus d'avoir bon pied bon œil, le vieux a encore l'ouïe très fine. Bon pied, bon œil... et bonne oreille !

Le bruit monte de l'étroite vallée, dissonant, grossier, agaçant, couvrant le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes. Cette incongruité sonore est celle d'un moteur. Pas celui d'une des voitures du hameau ; le père Coche les reconnaît et les identifie toutes. Ce n'est d'ailleurs pas le bruit d'un moteur de voiture, mais celui d'un véhicule plus imposant ; une camionnette, sans doute !

Son visage émacié se tourne lentement en direction de la route. La route, on la visualise sur quelques centaines de mètres, à la sortie du hameau, qui serpente entre les cultures du fils Chapelat. Puis, elle disparaît sous les frondaisons comme si elle s'arrêtait d'être.

Après quelques longues secondes, une camionnette blanche, détail sans importance, apparaît. Elle roule prudemment, c'est déjà ça ! En plus du conducteur, deux personnes sont assises aux deux places du mort.

Une question, fugace, traverse l'esprit du vieux : est-ce que les accidents impliquant des véhicules possédant deux places du mort occasionnent deux fois plus de morts que les voitures qui n'ont, par définition, qu'une place du mort ?

La question s'envole.

L'œil ouvert (celui qui veille) s'arrondit ; l'autre s'ouvre. Fin de la sieste.

La vision de cette camionnette est pour le moins inhabituelle ; la situation est étrange.

— Qu'est-ce que c'est qu'ce foutoir ?

S'il se parle à lui-même, c'est bien que les circonstances sont pour le moins particulières, bizarres, louches. D'ordinaire, le père Coche ne marmonne pas. Marmonner, c'est pour les vieux qui radotent. Son esprit jamais ne déraile.

Il sait, d'instinct, que quelque chose ne tourne pas rond.

Que viennent faire ces types dans son hameau alors qu'à cette heure, justement, il n'y a pas âme qui vive ?